

Dialogue au-dessus d'un territoire

Ils se disputent, se réconcilient, s'enflamment. Eyal, Israélien de Jérusalem, et Jawad, Palestinien exilé à Paris, racontent, en duplex, leurs vies prises dans le conflit juif-arabe.

LIBERATION 24-25/10/92
(Christophe Boltanski)
Dialogue over a territory.

They quarrel, make up, get excited. Eyal, an Israeli from Jerusalem, and Jawad, a Palestinian exile in Paris, tell the story of their lives caught up in the Arab-Israeli conflict.

Eyal Sher is an Israeli. Jawad Abed Rabbo is a Palestinian. The former served in the army. The latter, now an exile in Paris, was held in prison for three years and a half without trial. Through Patrice Barrat's and Kim Spencer's cameras, these two common characters of the Arab-Israeli conflict, converse day after day through a satellite link-up, see each other through slightly fuzzy video pictures, and get acquainted through the mutual privacy of their apartments.

If Jawad had been filmed in the refugee camp of Daheishah in the West Bank, the encounter would have been too much of a confrontation. Can occupied people and occupiers talk openly, a few meters away from soldiers? In this "Vis à Vis", both men are free, away from the frontline, and they can discuss on equal terms, so it seems. The distance between them makes the dialogue easier, but it doesn't brush away the gap that exists between the two.

Assistant Director at a film library, Eyal is surrounded with a familiar environment: the heavy stone walls of the Tower of David. A second-time refugee, Jawad shows his French residency card, which defines him of "undetermined nationality". "It's a little weird for me to deal with the issue directly", says Eyal while looking at the form. When Jawad tells of his daily life, having to live under constant surveillance by the military and abuses by settlers, Eyal accuses him of politicizing his speech.

When Eyal tells the story of his mother's family that has lived in Jerusalem for seventeen generations, Jawad counter-attacks right away: "Have they lived here as Jews or as Palestinians?" "Both".

The Israeli intellectual wants their conversation to be that of privacy: a simple dialogue between two men of goodwill. The mere fact that such a dialogue can exist is already a sign of hope. He offers, as a start, that they get to know each other through the TV screen, which can exclude the annoying reality. But the conflict constantly revives. When Jawad watches a general view of Jerusalem, shown by Eyal, he breaks with the night harmony of the city, and says: "The Moscovia Prison is three hundred meters away!".

Eyal Sher est israélien. Jawad Abed Rabbo est palestinien. Eyal vit à Jérusalem. Jawad est exilé à Paris. Le premier a servi dans l'armée. Le second a été détenu, sans jugement, pendant trois ans et demi. Grâce aux caméras de Patrice Barrat et Kim Spencer, ces deux figures ordinaires du conflit juif-arabe s'entre-tiennent jour après jour, en duplex, se voient à travers l'image légèrement trouble de la vidéo, se découvrent dans l'intimité de leurs appartements respectifs.

Si Jawad avait été filmé à demeure, dans son camp de réfugiés de Dabeishah en Cisjordanie, la rencontre aurait pris une tournure conflictuelle. Occupants et occupés peuvent-ils converser librement, à quelques pas des soldats? Dans ce vis-à-vis, ce sont deux hommes libres, loin du front, qui débattent sur un pied apparent d'égalité. La distance facilite le dialogue, elle ne gomme pas pour autant le fossé qui les sépare.

Eyal, directeur adjoint de la cinémathèque, est dans ses murs, les lourdes parois de pierre de la tour de David. Jawad, réfugié pour la seconde fois, tend, d'entrée de jeu, sa carte de séjour française barrée de la mention «nationalité indéterminée». «C'est un peu bizarre pour moi d'aborder directement le sujet», s'exclame Eyal à la vue de l'imprimé. Quand Jawad décrit son quotidien ponctué par les contrôles de l'armée et les exactions des colons, Eyal lui reproche de parler «politique». Quand Eyal raconte

l'histoire de sa famille maternelle installée à Jérusalem depuis dix-sept générations, Jawad contre-attaque aussitôt: «Ont-ils vécu ici comme juifs ou comme palestiniens?» «Les deux.»

L'intellectuel israélien veut maintenir un caractère privé à la conversation. Un simple échange entre hommes de bonne volonté, déjà porteur d'espoir par le seul fait d'exister. Il propose, pour commencer, de mieux se connaître à travers un écran qui laisse hors champ une réalité encombrante. Mais le conflit resurgit sans cesse. Ainsi, devant une vue panoramique de Jérusalem offerte par Eyal, Jawad rompt l'harmonie nocturne de la ville en s'exclamant: «A trois cents mètres, c'est la Moscovia (célèbre prison; Ndir).» L'étudiant

palestinien, pressé par l'urgence, ne peut se contenter d'aussi peu. Crayon à la main, il dessine les contours du futur Etat palestinien. Eyal se pique au jeu: «*Seriez-vous prêts à déplacer la frontière d'un kilomètre pour garantir la sécurité d'Israël?*» «*Cela ne change rien.*» Eyal répète sa question. «*Oui*», lâche finalement Jawad.

Les deux hommes se disputent, se réconcilient, s'enflamment. Jawad évoque l'exode de 1948, Eyal rappelle l'Holocauste. Aucun des deux n'accepte de partager la souffrance de l'autre. Mais la caméra est toujours là, nuit et jour, obligeant les protagonistes à reprendre langue. Ce long face-à-face, qui laisse le temps au temps, s'apparente étrangement à la méthode employée par James Baker au Proche-Orient. Contraindre des en-

nemis à s'asseoir autour d'une même table, tabler sur la durée, et bâtir un édifice fragile à partir des rares points de convergence.

Le dialogue débouche-t-il sur une meilleure compréhension mutuelle? L'émission ne le dit pas. La fin reste à écrire. Eyal est plusieurs fois déstabilisé par les réparties de Jawad. «*Vous savez, à la cinémathèque, aucun film n'a de sous-titre arabe. Venez nous voir*», lance Eyal. «*Ce n'est pas pour être balayeur? Vous devez déjà avoir un Palestinien pour ça*», rétorque Jawad. Aux points, l'étudiant palestinien, qui assène ses coups avec un gant de velours, mais régulièrement et toujours au but, l'emporte sans doute. Mais l'un et l'autre, d'une familiarité peut-être forcée au début, basculent sans s'en rendre compte dans une relation étroite, souvent amicale. Preuve que le jeu n'est pas innocent.

Christophe BOLTANSKI

Under pressure, the Palestinian student doesn't feel satisfied with so little. He takes a pen and outlines the limits of the future Palestinian State. Eyal enters the game: "Would you be ready to move the border one kilometer to ensure the security of Israel?" "It doesn't make a difference". Eyal repeats his question. Jawad finally yields a "Yes".

The two men quarrel, make up, get excited. Jawad tells of the 1948 exodus, Eyal reminds of the Holocaust. Neither of them wants to share the suffering of the other. But the camera is there, night and day, prompting the two protagonists to go on with their dialogue. This long face-to-face encounter, that allows time for the passing of time, is strangely similar to the method used by James Baker in the Middle East. Forcing enemies to sit down at the same table, counting on the passage of time, and building up a precarious balance from scarce converging viewpoints.

Does the dialogue lead to a better mutual understanding? The program doesn't say. The ending remains to be written. Jawad destabilizes Eyal several times with his retorts. "You know, at the film library, we have no movies with Arab subtitles. Come and work for us", says Eyal. "It's not for a sweeper job? You must already have a Palestinian for that", answers Jawad. As far as the score, the Palestinian student probably takes the lead, while landing punches with velvet gloves but always straight to the point. But without noticing, both of them fall into a close and often friendly relationship, after a possibly fake familiarity at first.

It is obviously no innocent game.



France 3

Jawad et ses parents à Paris. De son camp de Daheishah, aurait-il parlé librement avec Eyal?